

La réponse à la lettre arriva bientôt du village natal. Le vieillard remerciait avec émotion le fils pieux qui lui envoyait de Paris le subside ordinaire.

— Oh ! Monseigneur, fit Jacques Tanret, en revoyant Monseigneur d'Hulst à quelques jours de là, vous êtes bon, trop bon...

Et il ajouta avec un soupir :

— Depuis que je vous connais, Monseigneur, la mort ne m'effraye plus. La seule pensée qui attriste mon prochain départ de ce monde c'est de prévoir la douleur de mon pauvre père quand il apprendra que je ne suis plus.

Une divine inspiration de charité éclaire tout-à-coup l'âme sacerdotale de Mgr d'Hulst.

— Votre père, mon ami ! Mais il ne saura rien, jamais rien. Je lui écrirai ; nous avons la même écriture, n'est-ce pas ?

Les yeux de l'étudiant se fixèrent sur ceux du prélat dans une muette interrogation. Sans qu'un seul mot des langues humaines eût été seulement balbutié, le jeune homme et Mgr d'Hulst se comprirent.

— La lettre, ajouta Mgr d'Hulst, sera ce qu'elle était quand vous étiez en bonne santé.

L'étudiant en médecine mourut et le saint prélat (saint est-il de trop) qui s'était ingénié à contrefaire l'écriture du pauvre enfant disparu, continua l'œuvre de la charité. Il devint un faussaire sublime.

M. de Tinseau qui ébruita cette histoire au lendemain des funérailles de Mgr d'Hulst, ajoutait ce détail touchant : jusque sur son lit de mort, le père infirme de l'étudiant pauvre fut soutenu par les lettres de ce fils, qu'il croyait laisser plein de force, et qui l'avait précédé sans bruit dans l'éternel repos.

J'ai pensé qu'il n'y avait pas grand inconvénient à célébrer ce faux comme une belle action, son sublime n'est pas à la portée du vulgaire.

JEAN SUIZ.